

De Latrimouille en Latrimouille

Esther Taillon

Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Taillon, E. (1985). De Latrimouille en Latrimouille. *Cap-aux-Diamants*, 1(1), 40-41.

DE LATRIMOUILLE EN LATRIMOUILLE

par Esther Taillon

«L'homme qui n'a que ses ancêtres pour se glorifier, est comme une patate — la seule chose qui lui appartient vraiment est sous terre.» Voilà comment, dans un élan d'esprit ou pour surmonter un malaise, s'exprimait Sir Overbury. S'était-il trouvé dans son ascendance des «Overberies» qui devaient leur nom à des gueux forcés de s'empiffrer de petites baies pour survivre? Nul ne le sait.

Aiguillonnés par la curiosité, pour le meilleur et pour le pire, c'est par milliers que Québécois et Québécoises se passionnent pour leurs racines. L'appel des générations a atteint la population en douce d'abord, durant les années soixante, puis avec l'ampleur d'une marée au cours des

années soixante-dix. Pourchasser ses ancêtres est devenu un passe-temps très populaire. En généalogie, l'ère de la chasse-gardée de bonzes jouisseurs ou de marchands exploités est bel et bien révolue. Nous avons reconquis au moins nos lignées!

Au cas où il y aurait encore ici ou là des personnes ignorant le plaisir de cette recherche, nous offrons de servir de guide. Allons comme Sherlock Holmes, loupe à la main, à rebours dans le temps, vers ce couple audacieux ou désespéré, arrivé au temps des grands voiliers, les vrais...

D'abord se brancher sur un nom de famille. Disons Latrimouille. Parce qu'il faut bien marcher sur la piste d'un patronyme. En généalogie, les assemblages de noms ne forment qu'un squelette dont certains se contentent. C'est dommage. La partie la plus belle de cette science est celle qui cerne l'individu pour lui rendre un peu de souffle de vie. Cela se fait en questionnant les témoins de l'époque, c'est-à-dire les documents d'archives. Mais n'anticipons pas et n'effrayons personne.

Écrivons donc les noms et prénoms du père et de la mère Latrimouille et trouvons le lieu et la date du mariage. Nous pourrions avoir ceci: moi, Noëlla Latrimouille, je suis la fille de Josephat Latrimouille et de Bertha Lajambe, mariés le 22 avril 1943 à Saint-Lin. Pour savoir d'où viennent les Latrimouille, Noëlla devra remonter la lignée de son père jusqu'à celui venu d'ailleurs, dans la très grande majorité des cas et surtout avec un nom pareil, la France.

En généalogie, cela s'appelle faire sa *lignée ascendante paternelle*. Personnellement, je crois qu'il est plus que temps de passer à la *lignée ombilicale* c'est-à-dire celle qui fait le lien de filles en mères. Pour cette fois-ci restons conservatrice. Il est aussi possible et peut-être plus captivant encore, de dresser une *filiation descendante*. En effet, certains généalogistes aiment partir du premier ancêtre arrivé ici, et cueillir systématiquement toutes les entrées de son patronyme sur le continent nord-américain.

Mais revenons aux Latrimouille. Il faudra trouver les noms et prénoms des parents de Josephat Latrimouille et le lieu et la date de leur mariage. Il est évident que les centres de documentation en généalogie n'ont généralement pas de données récentes, il est donc inutile de s'y présenter sans un bon départ de quelques générations. Noëlla devra ramasser tous les indices possibles en questionnant ses parents ou à défaut de ceux-ci, les oncles, tantes, voisins, cousins, etc. La même chose s'applique pour la lignée plus ancienne si les grands-parents vivent. Après ce travail de dépistage, elle apprend que le couple recherché ici est Mendoza Latrimouille et Annabella Lafèche, mariés à Grand-Remous, le 19 janvier 1906. Le questionnaire-maison (il est bon de le préparer d'avance) pourrait amener à connaître le nom des parents de Mendoza, mais il est peu probable qu'on se souvienne du lieu et de la date du mariage.

Au Québec, la lignée généalogique se fait au moyen de données recueillies à l'acte de mariage. Ainsi Noëlla pourra communiquer avec le protonotaire des Archives civiles du district judiciaire de Labelle auquel



Traditionnellement la famille québécoise comptait de nombreux enfants. Droit de parole.

appartient le village de Grand-Remous. Elle demandera, contre paiement et en fournissant la date exacte, l'extrait de mariage de Mendoza Latrimouille et de Annabella Lafèche. Dans certaines paroisses, les curés acceptent aussi de donner ces renseignements. Le certificat lui apprendra les noms des parents des époux. C'est ainsi, de fil en aiguille, qu'il sera possible de remonter les générations. Mais il faut du flair et des indices... puisque rien ne dit que les parents de Mendoza aient convolé eux aussi à Grand-Remous.

Noëlla aurait certainement avantage à contacter la Société de généalogie la plus près de chez elle. Il y en a plus de 10 au Québec. Elle y trouvera conseils, appuis, et souvent plusieurs outils de recherches mis à la disposition des membres. De nos jours, le répertoire de mariages est une source indispensable jusqu'au jour pas très lointain où cette information sera reprise sur ordinateur.

Dans le prochain numéro: **Le premier arrivé n'était pas le dernier venu.**

UN CHIRURGIEN QUÉBÉCOIS D'UN XVIII^e siècle

Par Rénald Lessard

Pour la plupart des gens, archives signifie vieux papiers jaunies couverts de poussière. Pourtant, ce mot recouvre une réalité beaucoup plus vaste. Ainsi, légalement, les archives sont tout document, quelle que soit sa date ou sa nature, produit ou reçu par une personne ou un organisme pour ses besoins ou l'exercice de ses activités, et conservé pour sa valeur d'information.

Cette définition englobe tout aussi bien les vieux manuscrits que les documents plus récents, peu importe le support utilisé pour fixer l'information (papier, microfilm, vidéodisque). Les archives peuvent être des cartes géographiques, des photographies ou encore des rapports administratifs.

Cette chronique vise à présenter cette multitude de formes que prennent les archives mais s'attarde également à la variété de l'information contenue. En somme, elle a pour objectif de mettre en évidence les dif-

férents matériaux permettant de retrouver Québec et ses habitants à travers les siècles.

UN COMPTE DE CHIRURGIEN

Les dossiers de cour qui ont été conservés depuis les débuts de la Colonie recèlent des richesses souvent inexploitées. Ils contiennent tout aussi bien des requêtes, des dépositions, des interrogatoires, des pièces à conviction que des comptes faisant l'objet de contestation. Les comptes de médecins ou de chirurgiens, en particulier, permettent de reconstituer une facette de la vie quotidienne des gens.

Provenant des dossiers de la Cour des plaidoyers communs du district de Québec, le compte reproduit ici est l'oeuvre d'Élie Lapparre (1727-1794). Originaire de Valette, diocèse d'Agen, en France, il obtient, en 1749, à Montpellier, ses lettres de matricule comme chirurgien. Peu après, il traverse en Nouvelle-France et s'installe à Québec. En 1751, il y épouse Marguerite Maillou, fille d'un «marchand orphèvre». Après son mariage, Lapparre vit à la fois du commerce et de la pratique médicale. La Conquête le force à se réfugier à la Petite-Rivière-Saint-François puis



Amputation d'une jambe par un chirurgien au XVIII^e siècle. Heister, Lorenz. Institution de Chirurgie en 1770.